

La défense de Calixthe

La romancière franco-camerounaise sort sa plume, à nouveau. Pour répondre aux critiques.

Elle a dans la voix des accents fatigués. Meurtris même. Calixthe Beyala, couronnée par l'Académie française mais prévenue de plagiat, accusée d'avoir usé, elle qui se revendique Nègresse, d'un « nègre », vilipendée par les « critiques envieux », ces « Missiès Riene Poussalire » qu'elle dénonce violemment, a décidé de sortir sa plume, à nouveau, comme on sort ses griffes. Son dernier roman, « La petite fille du réverbère » (Albin Michel, 232 pages, 98 F), où elle raconte son enfance au Cameroun, entre misère et tendresse, ressemble à une plaidoirie. Elle s'en explique.



Grand prix du roman de l'Académie française en 96 pour « Les Honneurs perdus », Calixthe Beyala sera à Nancy le 22 janvier.

« Des attaques gratuites »

-Vous mettez en exergue de votre livre une phrase de Guy de Maupassant : « Qui peut se vanter, parmi nous, d'avoir écrit une page qui ne se trouve déjà, à peu près pareille, quelque part ? » Est-ce pour répondre à vos accusateurs ?

-Ce ne sont pas tant les accusations qui m'ont touchée que les intentions malsaines qui étaient derrière. Quand on regarde l'histoire de la littérature, on a toujours accusé les auteurs de plagiat. Dans mon cas, on a dit que j'avais plagié Ben Okri et quand vous regardez, on s'aperçoit qu'il n'y a que trois phrases qui sont au plus du métatexte. On a fait croire quelque chose qui n'existe pas. On a surenchéri... Ces attaques gratuites m'ont effectivement marquée, bien sûr.

-« La petite fille du réverbère » est-elle une réponse aux critiques malveillants ?

-Totale. Ce n'est pas un livre que j'avais prévu d'écrire. Parler du milieu parisien me paraissait inintéressant. Me justifier en long, en large, aussi. Mais servir d'effet de miroir aux autres, oui.

-Pourquoi présenter cette autobiographie comme un roman ?

-Sincèrement, si j'avais mis autobiographie, je n'aurais pas pu l'écrire. Je suis relativement jeune. Je préfère pour l'instant la forme du roman. Quand on m'a agressée, au lieu de m'éclater, j'ai eu la réaction inverse : chercher ce qu'il y a de plus vrai en soi.

-Vous avez cherché la petite fille élevée par sa grand-mère, la princesse qu'on appelait « Tapoussière », parce qu'elle était la plus sale du quartier...

-Exactement. J'ai retenu de ma grand-mère des enseignements de respect pour les autres, l'idée du monde visible comme un monde de passage : tout ce que nous possédons, nous n'en sommes que des locataires.

-Ce livre n'est-il pas aussi une quête du père ?

-On essaie d'occulter cela, d'en rire. Pour moi, dans la première partie de mon enfance, ça a été très dur. Très blessant. Lorsque je l'ai rencontré, pour la première fois, une demi-heure, j'avais 16 ans... L'être humain a besoin

d'avoir une vue précise de sa généalogie. Je voulais ressembler à tout le monde. Et en même temps, j'ai eu de la chance. J'étais dans la rue jusqu'à une heure du matin, à regarder, à lire sous le réverbère. J'ai eu une enfance très triste mais aussi très belle.

-Vous aviez un béguin secret pour l'instituteur ?

-Il a été le modèle masculin, quelque part. Il m'a permis de traverser ma période oedipienne.

-Encore aujourd'hui vous appelle-t-on la petite fille du réverbère ?

-Les gens connaissent mon nom maintenant à Douala. Mais le réverbère est toujours là, tordu, cassé. Il n'y a plus de petite fille dans sa lumière. Le Cameroun a deux représentants dans le monde : son équipe de football et moi.

« Parler, écrire dormir »

-Un mot du style. Toujours très coloré...

-Je suis un auteur francophone. Je considère que la langue française est la mienne. J'estime que je n'ai pas de leçons à recevoir des gens du 6ème arrondissement de Paris, de ceux qui disent : une Africaine doit parler comme cela, écrire comme cela, dormir de cette façon, sinon c'est un sauvage. Il est juste que je m'approprie ce français, que je l'utilise le mieux possible, en l'habillant de mes propres fantasmes, de ma propre culture.

-Vous écrivez tous les jours ?

-On a prétendu le contraire, vous le savez. On a même assuré que c'était Patrick Rambaud, le prix Goncourt, qui écrivait à ma place. Quand on lit mes livres, on se rend compte qu'aucun Européen ne pourrait utiliser ce langage, même avec la meilleure volonté. Il n'a pas cet univers. D'ailleurs Patrick Rambaud a répondu : « C'est stupide et sot. Cette femme n'a besoin de personne ».

-Quand l'Académie vous a couronné, Maurice Rheims s'est exclamé : « Il ne reste plus qu'à vous élire ». Est-ce votre rêve d'être académicienne ?

-Pas du tout. Ils ont déjà Senghor.

Propos recueillis par Michel VAGNER